

Article

« L'appartement »

Anne Hébert

Études littéraires, vol. 12, n° 3, 1979, p. 403-405.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500504ar>

DOI: 10.7202/500504ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'APPARTEMENT

anne hébert

L'immeuble de trois étages dressait ses moulures de pierre, ses ornements outrés, sa blancheur originelle et crayeuse étrangement conservée. Quelques maisons, comme endormies, des arbres, des jardins secrets. Une sorte d'enclave oubliée au cœur de la ville, non loin du Bois.

On avait accès au numéro six de la villa par une large porte de bois sculpté. Au-dessus de la porte, parmi les volutes de pierre, une tête de femme à la chevelure défaite.

Le hall spacieux respirait l'ancien et le vide, un peu comme une gare désaffectée. Au bout d'un moment l'ascenseur retenait toute notre attention. Un délire de fer forgé et de verre dépoli. Rosaces et liserons, feuillages, guirlandes et torsades. Bientôt on en avait les yeux brouillés et la tête qui tournait.

Dans un craquement de bateau en perdition l'ascenseur se mettait en marche.

L'appartement se trouvait au troisième étage et donnait sur un jardin fort négligé. La clef tournait dans la serrure avec un bruit rouillé.

Dès l'entrée on était saisi par le silence qui régnait dans le vestibule. Sur les murs un papier à rayures vertes finissait par donner le vertige par manque de meubles et par l'absence de tout signe de vie. Quelqu'un avait sans doute emporté les meubles, à moins que l'aménagement de l'appartement ne fût pas encore terminé. Le vestibule sonnait creux sous l'ongle comme une crypte.

À peine entré dans le petit salon, encombré de meubles et de bibelots, la couleur éclatante qui vivait là en sourdine se mettait à vibrer de nouveau. L'or et le rouge se renvoyaient l'un à l'autre des lueurs crues.

Les rideaux cramoisis, brochés d'or, étaient retenus par des embrasses également dorées. Deux petits sofas en acajou recouverts de tissu fleuri se faisaient face. Tandis qu'une

ribambelle de sièges frêles, aux formes contournées, aux dossiers incommodes, étaient disposés, de-ci de-là, comme pour une réception. Un buste de plâtre sur un socle représentait une créature sévère, ni homme ni femme, l'air absent. Sur le mur, des boiseries d'un blanc crémeux, aux fines moulures dorées, pareilles à des broderies anciennes. La large cheminée avait un dessus de marbre blanc veiné de noir. Au centre de la cheminée un bronze représentait Orphée jouant de la lyre, au milieu des bêtes sauvages pâmées. Une glace, un peu piquée, encadrée d'or, reflétait la pièce en son entier. Une table ronde, recouverte d'un tapis à franges, traînant jusque par terre, de coussins de velours uni, des poufs à cordelière et à glands, un gramophone voix de son maître, une plante d'un vert gris, dans une étrange jardinière en paille d'un ocre violent.

La visite de la chambre se faisait dans une lumière diffuse à cause des becs de gaz aux abat-jour laiteux. Le papier sur le mur vibrait de fleurs roses et de feuillages bleus extrêmement joyeux. Le lit de cuivre occupait une grande place. On l'avait dégarni et le matelas de plumes recouvert de coutil rayé était roulé et attaché par des ficelles, ce qui évoquait de nouveau l'idée de départ ou d'aménagement. Sur la cheminée et sur la petite table de chevet, des dessus de dentelle au crochet. Un châle de cachemire jeté sur un fauteuil. Les rideaux de satin rose luisaient doucement. Un panneau de guipure représentait un cygne, parmi les vagues. Un petit chandelier de cuivre à la bougie intacte avait l'air d'attendre sur la table de chevet. Une boîte d'allumettes de marque périmée demeurait à portée de la main.

L'armoire à linge, imposante et close, semblait renfermer des trésors, derrière ses portes de noyer sculpté.

La salle de bains possédait une baignoire, haute sur pattes, à l'émail un peu jauni, des robinets de cuivre et un immense réservoir d'eau, en cuivre également.

La cuisine se faisait surtout remarquer par son fourneau à charbon, très long et très noir, astiqué de frais. L'évier de pierre affichait un seul robinet énorme couleur vert-de-gris.

Dans son ensemble l'appartement produisait une sorte de malaise, pareil à une demeure déjà quittée et cependant hantée.

Tel qu'il était dans son ambiguïté l'appartement attendait Christine et Bernard. Mais Christine et Bernard ne s'en souciaient guère, ayant déjà visité quantité de studios et d'appartements, pour finalement se fixer rue Madame, dans un immeuble neuf.

(Début d'un volume en préparation dont le titre provisoire est *Héloïse ou le temps éclaté*).